

Québec français



Huguette Orly
Profession : récitante

Marie-Andrée Beaudet et André Gaulin

Numéro 71, octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaudet, M.-A. & Gaulin, A. (1988). Huguette Orly : profession : récitante. *Québec français*, (71), 86–87.

Huguette Orly Profession : récitante

Nous aimerions que vous nous définissiez votre métier par rapport à l'art dramatique.

Comme récitant, on est sur la scène d'abord. On est là avec un texte que l'on doit rendre intégralement et par les seuls moyens de sa voix et non pas du tout en jouant la comédie. Il ne faut pas que notre façon de dire soit extérieure comme en jouant la comédie. Ici il faut être très simple et c'est uniquement le texte qui doit passer et rien de ce que vous voudrez y ajouter. Tandis que le comédien ajoute par son jeu, ses gestes. Ici c'est la pureté, le respect du texte. On ne peut absolument pas en sortir. Par la langue, les sentiments sont exprimés en jouant sur les sons qui nous sont offerts.

Cette formation de récitant ne se donne qu'en Belgique. J'ai acquis la mienne au Conservatoire Royal de Bruxelles. J'ai eu Madeleine Renaud comme professeur de ce que nous appelions alors le cours de déclamation française.

Mais dans les écoles ça fait quelques années que vous promenez vos ateliers à travers tout le Québec ?

Ça fait deux ans.

J'ai essayé quand je suis arrivée au Québec, mais ce n'était pas alors possible, parce que le Québec cherchait son identité comme la Wallonie cherche son identité à l'heure actuelle. Moi je suis arrivée en 1967. À ce moment-là le Québec se refermait un petit peu sur lui-même pour se chercher. Comme maintenant en Wallonie. C'est très fascinant ça, un peuple qui se cherche se referme d'abord avant de s'ouvrir. Pour moi, c'est passionnant de voir l'évolution des individus comme des peuples. Maintenant le Québec est tout ouvert aux autres, à la francophonie. Je me suis toujours personnellement intéressée à la langue française. Que ce soit la langue parlée ou écrite. Après mon arrivée à Québec, j'ai été animatrice de télévision. Depuis deux ans, je développe ce projet d'animation poétique auprès des jeunes. Au départ, le projet « Écoute...les mots chantent » a été parrainé par la Délégation Wallonie-Bruxelle et géré par la C.E.Q.

« Écoute...les mots chantent. »

Tel est le titre du projet d'animation poétique conçu et expérimenté à travers le Québec dans des écoles primaires et secondaires

par madame Huguette Orly, récitante de profession.

En quoi consiste au juste cette initiative à caractère pédagogique ? Qu'est-ce qu'une récitante ? Huguette Orly répond à ces questions et à d'autres que lui a posées *Québec français*.

Propos recueillis par

Marie-Andrée Beaudet
et André Gaulin

En quoi consistent ces « ateliers poétiques » que vous animez au primaire ?

Au primaire, je travaille surtout sur les voyelles. J'essaie de faire saisir aux enfants que tous les sons n'ont pas la même valeur. L'aspect vivant, rieur et léger de la voyelle « i » est différent de l'aspect beaucoup plus grave du « a ». À l'aide d'exercices de création ou à l'aide de poèmes belges ou québécois, des poèmes simples adaptés aux enfants, par le jeu, je les initie à la richesse de notre langue.

Par exemple, j'utilise ce texte du poète belge Pierre Coran.

LE CHAMEAU

Un chameau entra dans un sauna.

Il eut chaud.

Très chaud.

Trop chaud.

Il sua.

Sua.

Sua.

Une bosse s'usa.

S'usa.

S'usa.

L'autre bosse ne s'usa pas.

Que crois-tu qu'il arriva ?

Le chameau dans le désert

Se retrouva dromadaire.

Pierre Coran

La Tête en fleurs

C'est un texte très amusant qui plaît aux jeunes enfants. On se sert du « a » pour vraiment faire sentir la pesanteur et toute l'eau qui s'en va parce qu'il perd une bosse à force de suer. Je me sers de petites choses toutes simples pour qu'ils réalisent, qu'ils sentent la différence de chacune des voyelles. Jamais je ne me sers de noms de grammaire, de syntaxe, de phonétique dans ces classes pour retourner à la langue, à la richesse sonore de la langue, à la vie de la langue.

Il y a aussi les rythmes qui sont très importants. Le rythme de balancement, les rythmes précipités et les rythmes normaux. Un cheval qui court, ce n'est pas la même chose qu'un cheval qui se promène. Avec les tout-petits je dis : « Tu veux te promener dans le bois ? » Je le prends par la main et on se promène entre les pupitres doucement. Je leur fais vivre dans leur corps la richesse de la langue pour qu'ils sachent comment la manier.

J'ai aussi donné des cours aux adultes et je leur ai dit : « Si vous faites un discours, si vous avez à prendre la parole, et si vous voulez être bien compris, faites des silences. Ne vous précipitez pas dans votre texte parce que vous avez peur, parce que vous avez le trac. Faites un arrêt avant le mot important et un arrêt après. Nos cerveaux sont comme des ordinateurs. Si vous parlez aux autres, il faut laisser à l'autre le temps de suivre l'idée que vous développez. Si vous vous précipitez, à un moment donné, on ne peut plus suivre. Prenez votre temps, faites beaucoup de silences. »

*Quand j'enseigne le français
je dis: ne changez pas
si vous n'avez pas envie de le faire,
si ça ne vous correspond pas.
Mais sachez la différence.*



**Votre approche est-elle différente
avec les étudiants du secondaire ?**

Au secondaire, je prends des thèmes qui conviennent à l'adolescent. Pour l'amour, par exemple, j'ai un petit texte adorable d'une adolescente belge, Anne Laurence. Elle conjugue le verbe aimer à sa façon. Alors on passe à la joie avec le poème « Accompagnement » de Saint-Denys Garneau et « Joie » de Maurice Carême pour leur montrer deux façons d'être. Ça c'est une chose sur laquelle j'insiste beaucoup au secondaire, parce que souvent ils pensent que ce que l'autre va faire est mieux que ce que lui est capable de faire. Non, chacun a sa personnalité. Il ne faut pas chercher à copier le voisin. Chacun a quelque chose à exprimer, sa réalité, son identité. Je vais vous raconter une anecdote : un jour, dans une classe, il y a un gars de secondaire V, très, très dur. Il m'apporte un texte. Je ne sais pas si c'est un texte de lui ou si c'est un texte qu'il a trouvé ailleurs, peu importe. (Quand je sais que c'est un texte qu'il n'a pas conçu lui-même, j'essaie de lui demander de faire un petit effort et de recommencer son travail). Mais quand je ne le sais pas, je me dis que s'il a choisi ce texte-là, c'est parce que ça lui correspond, que ça répond à quelque chose en lui. L'exercice proposé consistait à compléter la phrase : si j'étais...je serais ceci ou je ferais cela. Vous voyez. Alors, le jeune garçon me remet ce texte : « Si j'étais un sabre, je serais d'acier et je te percerais. » Alors j'ai dit : « toi tu vas dire ton discours en pesant sur chacune des consonnes ». Et ce garçon, (qu'est-ce qu'il pouvait avoir en secondaire V, seize ou dix-sept ans, quelque chose comme ça) était tout timide quand il est arrivé et ça n'a presque pas marché tellement il tremblotait de peur et de trac. Un chandail lui tenait au corps tellement il était mince. Mais quand il est parvenu à dire son texte, je vous l'affirme, il est

retourné à sa place avec un couteau dans la main. Il se sentait délivré d'un poids. Il était parvenu à exprimer ce qu'au fond il ressentait. Et c'est ça le plus gros succès de ce que j'essaie de faire. Qu'ils parviennent à exprimer ce dont ils ont envie.

**Abordez-vous la question des
variantes linguistiques dans vos
rencontres avec les écoliers
et les étudiants ?**

Oui, dans la deuxième partie du programme. Je leur dis : « Est-ce que je parle comme vous ? Est-ce que vous avez remarqué une différence ? » Très souvent, je leur demande aussi : « Est-ce que c'est important ? Est-ce que c'est important que j'aie un accent différent, que vous ayez un accent différent ? » Quand on me dit non, s'il y a un non qui sort, je le prends au vol. Et je leur dis que même s'il y a des petits mots parfois qui sont différents, ça ne fait rien, si on se comprend. L'important, c'est de se comprendre. Le reste, on l'oublie, on parle tous le français. On parle la même langue. Je dis : « Vous voulez savoir d'où je viens, de quel pays francophone ? Moi je suis née au pays des Schtroumpfs ». Ça c'est mon entrée avec les tout-petits : les Schtroumpfs, Tintin. Alors ils sont dedans tout de suite, c'est un domaine qu'ils connaissent. Et je leur dis : « Savez-vous où c'est situé le pays des Schtroumpfs ? » Là j'amène la Belgique. Je leur montre pourquoi on parle français dans le Sud de la Belgique. Parce que la France est à côté. En haut, c'est une autre langue, le néerlandais (flamand) qui influence le français de Belgique. Comme ici il y a l'anglais qui influence la façon de parler au Québec. C'est une petite leçon sur les accents, sur la francophonie dans ses variantes.

**Que pensez-vous de la qualité
du français des élèves que vous
rencontrez ?**

Je vais vous dire une chose : en Belgique on fait énormément de fautes, en France on fait énormément de fautes de français. Ça dépend encore une fois du contexte dans lequel on vit. Ici, on a toutes sortes de mots qui nous viennent de l'anglais parce qu'à un moment donné on n'était pas capable de faire la traduction. On ne peut pas comparer avec d'autres pays. Quand j'enseigne le français je dis : ne changez pas si vous n'avez pas envie de le faire, si ça ne vous correspond pas. Mais sachez la différence. Si jamais vous parlez avec quelqu'un qui vient de la France, sachez la différence. Par exemple, je leur raconte, pour les faire rire, l'histoire de cette Québécoise qui monte dans un autobus à Paris et qui demande au receveur : « Combien chargez-vous ? » Et lui de répondre : « Le plus possible, madame ! » La variante de signification existe et ce sont des petites choses comme ça sur lesquelles vous devez vous attarder. Au Québec, vous pouvez dire « combien chargez-vous ? » Tout le monde va vous comprendre. Mais si l'on est à l'étranger, pour bien se faire comprendre, il faut faire attention. Un autre exemple : l'adjectif qualificatif. Maman était en France pendant la guerre de 14-18. Elle était infirmière bénévole. Elle parlait exactement comme on parle en Belgique, elle disait par exemple que le médecin a jeté le « sale linge ». Tous les Français ont rigolé parce qu'en Belgique on parle du « sale linge » à la place du « linge sale ». C'est une tout autre compréhension. Mais il ne faut pas perdre la particularité.

**Les enfants doivent beaucoup aimer
apprendre le français et s'initier
à la création poétique selon votre
méthode, très près du jeu finalement,
que vous avez développée ?**

C'est ce que les professeurs me disent. Les enfants retiennent tout ce que j'ai dit et cherchent à répéter, à refaire. C'est pour ça que maintenant je fais un vidéo en septembre et je voudrais faire une cassette aussi. À la demande des professeurs. Peut-être faire aussi une sorte de petite méthode, avec des repères numériques.

Mais en attendant, la C.E.Q. se retire du projet du point de vue des subventions, mais continue à me mettre en contact avec les écoles. J'aurai un bureau à ma disposition un ou deux jours par semaine pour planifier une nouvelle tournée des écoles du Québec. C'est donc par la C.E.Q. que les professeurs ou les commissions scolaires peuvent me rejoindre. Avis donc aux intéressé(e)s.